

KIRISHIMA Kazuhiro

Mémoires
d'un lutteur de sumô

Le blé que l'on foule croît plus fort

Traduit du japonais
par Liliane Fujimori

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DE LA FONDATION DE FRANCE



Éditions
Philippe Picquier

Crédits photographiques :

Shashin-shû Kirishima (Tôkyô, éd. Bunka-sha, 1996)

© 1996, Kirishima Kazuhiro

Sumo Showdown - The Hawaiian Challenge

© 1992, Charles E. Tuttle Publishing Co., Inc.

Kokugi sumô no subete (Hors-série du magazine *Sumô*,
automne 1997)

© 1997, *Baseball Magazine*

Titre original : *Fumareta mugi wa tsuyoku naru - Shinbô atai senkin*
(Tôkyô, éd. The Massada, 1996)

© 1996, Kirishima Kazuhiro

© 1998, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

© 2001, 2018, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche
Mas de Vert
B.P. 150
13631 Arles cedex

En couverture : © Chris Cole / Getty Images

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-1325-1

ISSN : 1251-6007

SOMMAIRE

Introduction. <i>Qu'est-ce que le sumô ?</i>	9
Le sumô. <i>Quelques notions de base</i>	19
Tableau de classement des lutteurs	22

Mémoires d'un lutteur de sumô

EN GUISE DE PRÉAMBULE. *L'attachement fait la force* 27

I. LA VALEUR DE LA VIE SE MESURE APRÈS LA DÉCHÉANCE

Au matin du dernier jour de la saison de janvier [1996]..	31
L'abîme au ras des talons	33
Le poids de la famille	38
Un appui moral sans prix : le soutien du public	41

II. ESCALADER LE ROCHER EN Y PLANTANT SES ONGLES

La modeste ferme natale	47
Les sandales de fonte	50
Le veston neuf que m'avait acheté ma mère	52
Départ pour Tôkyô	53
Toute l'affection contenue dans un petit sachet de toile ..	56
Un débutant tout chétif	59
Courir au petit matin	63
Vingt œufs par jour	65
Développer sa musculature	68
La déclaration de démission	72
L'argent dont m'avait gratifié le maître	76
Le plus beau jour de ma vie	78
Un <i>jûryô</i> bien éphémère	81

III. LA DÉESSE DU SALUT	
Retour à la case départ	87
La rencontre qui m'a porté chance.....	88
Des amoureux obsédés par la nourriture.....	95
Un homme incapable de nourrir sa femme	97
La réussite en tandem.....	100
Une mère au seuil de la mort	101
Le premier et unique caprice de ma mère	105
Enfin champion !	109
Celle qui demeure cachée	114

IV. LA GLOIRE ÉPHÉMÈRE	
Un mariage avec un enfant dans les bras	117
La honte de quatorze défaites	121
Remise en question	124
Premier prix du mérite	128
Effet d'enchaînement	132
Le « rythme » du combat	137
Le couronnement de la persévérance	141
Les festivités de la nomination en <i>ôzeki</i>	145
Première situation critique	147
Il faut que tu remportes le Grand prix, papa !	152
Un Grand prix qui arrive au bout de seize ans.....	154
Victoires indignes.....	158
La pression du rang.....	163
Le moment de la décision	166

V. FACE À SOI-MÊME DANS LE SOLEIL COUCHANT	
Vivre, c'est accepter la réalité	173
Une précipitation désastreuse	175
La perte des privilèges	178
<i>Chanko Kirishima</i>	182
Le monde vu par le patron d'un <i>chanko</i>	184
Pour se dégager de l'état de celui qui ne sait pas se distraire	185
La peinture à l'encre de Chine	188
Les subtiles affinités avec Konishiki	191

Le génie n'est que le fruit de la persévérance	195
Une famille dans un cocon.....	199
Ne vivre que le moment présent	202

EN GUISE DE CONCLUSION.

<i>Spirituel – technique – physique et toute la vie d'un homme dans un combat de moins de dix secondes</i>	211
---	-----

APPENDICES

Quelques données sur Kirishima	216
Le sumô. <i>Pour en savoir davantage</i>	217
Glossaire	251

INTRODUCTION

Qu'est-ce que le sumô ?

Le sumô reste encore un sport qui soulève des réticences dans nos esprits occidentaux. Nous avons du mal à surmonter nos premières réactions, ce mouvement de recul à la seule vue des lutteurs, de leur aspect physique, et à partir de là, nous nous bloquons sur quelques idées fixes qui obnubilent toutes nos facultés d'appréciation objective.

Cependant, il n'est pas exagéré d'affirmer que le sumô constitue l'un des sports les plus riches en enseignements, mais sans doute aussi l'un des plus méconnus et des plus difficiles à cerner de par sa nature même.

Le sumô est un sport noble qui n'est pas tout à fait comme les autres. Il est chargé d'éléments qui en font le miroir de toute une culture, un art à part entière. En même temps, le sumô est l'expression de la manière d'être et de la conception de la vie de chaque individu, bien plus qu'une simple lutte de force ou de virtuosité. S'il est bien connu que la souplesse, l'agilité des réflexes sont des facteurs aussi importants que la différence de poids entre les deux adversaires, leur disposition d'esprit, leur état d'âme comptent encore davantage que tous ces éléments réunis.

On peut estimer que l'attrait principal du sumô se situe au niveau de l'« atmosphère » : l'atmosphère qui se dégage de cette scène circulaire encadrée par différents

personnages costumés à la fonction bien précise, austères et impassibles, où deux lutteurs, quasiment nus, constituent l'unique point de mire. On attend d'eux une maîtrise exemplaire de soi et un effort sublime. Leur tension psychologique, qui s'extériorise à travers les quatre minutes imparties aux rituels de préparation au combat – durée autrement plus longue que le combat lui-même ! – est l'élément primordial de cette atmosphère, qui fournit au spectateur tous les indices qui lui sont nécessaires pour capter l'état d'esprit du lutteur et éventuellement pour s'identifier à lui selon ses affinités. Il ne s'agit pas là de l'atmosphère telle qu'on l'entend communément dans un sport. C'est une sorte de communication à la japonaise, dans laquelle les mots n'ont pas de place et qui se situe au-delà des gestes figés.

Elle permet sans doute de saisir ce qui distingue le sumô des autres arts du spectacle : il laisse transparaître une large part de la personnalité cachée propre à l'individu (dans ce moment de vérité du combat où le lutteur demeure foncièrement démuné de tout artifice qu'il pourrait faire intervenir, en autodéfense, pour masquer des traits de sa personnalité), et c'est alors que le spectateur perçoit ses qualités morales et son état d'esprit, des traits foncièrement humains. Tout cela explique l'attachement très profond ou l'estime que peut éprouver le spectateur pour certains lutteurs. En général, un lutteur n'est pas apprécié uniquement en fonction de ses gains ou de sa force ; il est d'abord vu comme un modèle de courage, de persévérance, et en ce sens possède une fonction sociale. Cette image n'a rien de comparable avec celle de la « star » chez qui l'auréole est toute apparence. Le sumô est un spectacle qui tisse son histoire dans l'étoffe brute de la personnalité du lutteur. On pourrait aller jusqu'à affirmer qu'un lutteur est avant tout apprécié pour ses qualités humaines profondes. On peut estimer que c'est cet aspect qui

distingue foncièrement le sumô de tous les sports et arts du spectacle et lui confère son charme indéfinissable.

S'il peut nous paraître énigmatique, c'est parce qu'il reflète les données constantes de toute une culture, celles-là mêmes qui se manifestent aussi à travers les arts et la pensée. Tenter de sonder la spécificité du sumô peut permettre de découvrir les aspects les plus variés et les plus inattendus de la sensibilité des Japonais, et peut-être de lever certains malentendus...

L'univers du sumô est une société hiérarchisée à outrance, à l'image de la société japonaise tout entière telle que l'on se complaît à la voir en Occident. Cette hiérarchie est matérialisée par l'existence du fameux tableau de classement (*banzuke*), où une différence d'un seul échelon peut changer radicalement la vie des lutteurs. Dans un tel régime qui frôle la féodalité, la personnalité semble totalement étouffée à première vue. Or, paradoxalement, il s'agit d'une discipline essentiellement basée sur les seuls mérites de l'individu. Un combat de sumô est avant tout celui de deux individus, à la personnalité bien distincte, qui se font face. Tout l'intérêt du combat repose sur la manière dont ces deux personnalités vont s'affronter.

Le sumô, sport de combat, peut par sa nature même passer pour un sport agressif. Or, la réalité est beaucoup plus nuancée. Si la force reste évidemment l'élément central, elle laisse néanmoins le champ libre à la sensibilité et reconnaît en même temps toute l'importance du hasard et de la chance : la victoire ne tient souvent qu'à un fil, rien n'est jamais acquis. Ces éléments impondérables défient toutes les règles de la classification – pourtant si rigides et si strictes –, car il n'est pas rare qu'un champion suprême soit battu par un subalterne. Chaque combat n'est que perpétuelle remise en cause. C'est là que le sumô rejoint la conception

séculaire de la précarité de l'homme vis-à-vis des forces toutes puissantes de la nature, si profondément ancrée dans l'âme japonaise, et cette conception se présente ici sous une forme immédiatement accessible. Tous ces aspects relatifs – à commencer par le caractère hasardeux de l'issue du combat – jurent avec l'apparent sérieux du tableau de classement qui est censé refléter avec rigueur la réalité des résultats acquis, mais il s'agit là d'une contradiction qui ne semble en rien incommoder les Japonais...

Les rituels qui se rattachent au *sumô*, cet ensemble de gestes conventionnels calculés au millimètre près, ainsi que bien d'autres aspects formels et rigides, font penser au fameux souci du détail, omniprésent chez les Japonais, qui consiste à accorder la priorité à la forme. C'est une chose qui nous échappe souvent et ne manque pas de nous agacer. En effet, la manie des Japonais d'insister sur certains symboles insignifiants et sur des détails matériels d'un rare conventionnalisme tend à faire oublier qu'il peut s'agir là de l'écho et de l'expression d'une réalité interne ressentie confusément – réalité qui risque d'ailleurs dans bien des cas de se trouver étouffée sous le poids des formes externes !

Cette hantise du détail est liée au souci de créer de toutes pièces l'ambiance d'un « moment unique¹ », non reproductible dans le temps, que l'homme est capable de vivre quand il s'imbibe de la conscience que l'acte qu'il accomplit ne se répétera jamais plus dans sa vie. Transposée dans le *sumô*, cette ambiance devient un moment de tension intense qui cristallise toute l'énergie du désespoir et repose sur la seule concentration des deux lutteurs.

1. Assez voisin de la conception classique dans l'art du thé englobée sous le terme *ichigo ichie* qui suppose un « moment unique » de sérénité.

Sans doute convient-il de rappeler que le sumô, dont les origines se perdent dans la nuit des légendes de la fondation du Japon, faisait à un certain moment – aux alentours des débuts de notre ère – partie des rites funéraires où il semble avoir remplacé les sacrifices humains qui se pratiquaient pour accompagner un mort. Toutefois, précisons tout de suite que, de nos jours, le sumô n'a plus qu'une très lointaine ressemblance avec sa forme originelle. De même, il serait tout à fait déplacé d'accorder une importance démesurée aux vestiges d'ordre religieux qui peuvent s'y déceler. En effet, si dans nos pays de tradition cartésienne et judéo-chrétienne, nous sommes enclins à distinguer si nettement la religion, la magie et la science, il convient d'être bien conscient que les Japonais ne possèdent pas le même souci de la compartimentation. Si la vie quotidienne des Japonais peut refléter des influences « religieuses » apparemment très profondes, il faut englober sous ce terme coutumes, superstitions et intuition, bien loin de la transcendance « immatérielle » que nous y rattachons.

Ainsi, méfions-nous des impressions arbitraires ou hâtives... Qu'on le considère comme un sport, un spectacle populaire ou un art, le sumô, par la diversité des enseignements qu'il nous apporte sur la culture qui l'a produit, peut faciliter notre approche de bien des particularités et des paradoxes qui se manifestent chez les Japonais comme autant de traits constants.

*

L'auteur de ce livre, Kirishima, est sans doute le dernier survivant de la glorieuse génération qui a montré dans le sumô l'expression de l'homme dans toute son intégrité et sa dignité. En même temps, il est l'image même d'un individu qui reste fidèle à lui-même quoi

qu'il arrive, attaché à sa vocation « jusqu'à la moelle », envers et contre tout.

Ce n'est donc pas un hasard s'il a été considéré comme un modèle, non seulement par ceux qui ont apprécié son style authentique et ses performances spectaculaires, mais également par tous ceux qui ont vu en lui un exemple à suivre dans la façon d'affronter les obstacles de la vie de tous les jours. C'est pour cette raison que son livre nous fait réfléchir sur ce que nous sommes, vis-à-vis de nous-mêmes.

A première vue, la démarche adoptée dans cet ouvrage peut paraître d'une simplicité déconcertante. L'auteur y relate la première moitié de sa vie, sans jamais quitter le quotidien. Il semble avoir à cœur de nous démontrer qu'un lutteur de sumô n'est nullement un surhomme, mais un individu ordinaire comme les autres. Loin de chercher à dissimuler ses faiblesses ou ses complexes, il demeure constamment lucide vis-à-vis de lui-même, et la satisfaction qu'il tire de ses réussites n'a rien à voir avec de l'ambition : c'est la satisfaction d'avoir remporté une épreuve. Il ne faut pas voir là une expression conventionnelle de la modestie à la japonaise. Bien au contraire, dans chaque passage où Kirishima semble s'adonner à un étalage de bons sentiments, il importe de lire entre les lignes la manifestation insolite d'une terrible clairvoyance et d'un humour noir qui lui sont tout à fait personnels. C'est en ce sens que cet ouvrage peut être considéré comme l'expression de sa révolte contre le conformisme, contre les apparences. Il s'y livre tel qu'il est, sans tricher, avec toute l'humilité dont il est capable, alors que l'auréole qui l'entoure tend à faire de lui un demi-dieu aux yeux de ses adeptes ou de la presse. Et il le fait dans un langage sobre et direct qui transmet le souffle d'un parler tout à fait unique, révélant la présence d'un homme fin et cultivé au sens profond du terme. Dans la traduction, nous

avons fait notre possible pour tenter de reproduire les nuances de ce style qui se caractérise par son expressivité. Il subsiste pourtant une part importante d'intransmissible.

Dans son livre, Kirishima évite soigneusement de parler de ses qualités, qui le distinguaient nettement des autres, et dont le souvenir est encore vivace à l'esprit de tous ceux qui ont eu le privilège de l'observer dans ses combats. Cette image ne saurait être ressuscitée depuis qu'il s'est retiré de la scène. Le lecteur devra essayer de la percevoir entre les lignes.

*

Kirishima Kazuhiro, de son vrai nom Yoshinaga Kazumi¹, naît le 3 avril 1959, dans un coin perdu de l'île de Kyûshû, située au sud-ouest du Japon.

Il entre dans le monde du sumô en 1975, à la fin de sa quinzième année. L'enfant se retrouve alors seul à Tôkyô, à 1 500 kilomètres de son pays natal, dans l'univers étrange où évoluent ces colosses sélectionnés dans tout le Japon.

Il est inutile de répéter ici le contenu du livre, qui décrit les difficultés que l'auteur doit surmonter pour atteindre

1. Nous reproduisons l'usage japonais qui met le nom de famille avant le prénom. Kirishima est le pseudonyme de l'auteur en tant que lutteur de sumô. Et, à sa retraite, on lui a attribué le nom d'emprunt de Shikoroyama, qui est un titre d'ancien (*toshiyori*), conformément aux usages établis dans ce domaine qui exigent qu'un lutteur qui se retire prenne la succession d'un ancien. Ensuite, abandonnant son nom de Shikoroyama, il a pris celui de Katsu-no-ura, qui est un autre titre d'ancien. Enfin, depuis décembre 1997, il est devenu Michinoku, et a fondé sa propre confrérie, la Michinoku-beya. Cette *heya*, la plus proche du Palais national du sumô (Kokugikan) au plein cœur du quartier de Ryôgoku à Tôkyô, a connu un essor exceptionnel grâce à la renommée de son maître : moins de deux ans après son ouverture, elle compte parmi les plus importantes en place.

le sommet de la hiérarchie et obtenir enfin le glorieux grade d'*ôzeki*. Le texte nous renseigne aussi sur le mauvais sort qui continue à s'acharner sur lui jusqu'à la date où il achève la rédaction de son livre, le 6 mars 1996.

Par contre, il ne précise pas que Kirishima se retire définitivement de la scène du sumô deux semaines plus tard, le 24 mars 1996, à la suite des pertes subies durant la saison de printemps à Ôsaka, avant même que soient publiées ses mémoires (parues le 5 avril 1996).

*

Les gestes rituels plusieurs fois séculaires, qui précèdent le combat, sont certes impressionnants mais finalement vides de sens chez bien des lutteurs. Chez Kirishima, ces rituels traduisent autant d'étapes dans la préparation, physique et mentale, au combat décisif qui doit suivre. L'intensité qui s'exprime à travers ces gestes à chaque instant nous révèle la présence d'une formidable force morale empreinte de noblesse, mais qui reste cependant éminemment humaine.

Son style de combat est authentique et loyal. Il dédaigne de recourir aux techniques si courantes dans le sumô, qui consistent à s'écarter de côté au dernier moment pour esquiver l'attaque de l'autre dans le seul but de le déséquilibrer et le faire tomber.

Il ne pratique aucun coup qui vise le visage de l'adversaire, tel le *harite*¹ (gifles sur les joues), admis dans le sumô quoique considéré comme lâche et peu élégant selon l'opinion générale. Une fois dans sa carrière, excédé par les gifles répétées de l'autre, il a répondu par un seul *harite* magistral, si puissant que l'attaquant s'est écroulé immédiatement, terrassé. Kirishima l'a aidé à se relever...

1. *Harite* : le « h » se prononce toujours nettement. Le « e » est à lire comme un « é ».

Il réussit souvent des coups de maître sur le plan technique. Son style est varié, parfois avec des prises rares qui font la joie des connaisseurs. A ce titre, il se différencie de bien des lutteurs qui donnent, par leurs performances trop répétitives, une pénible impression de « déjà vu ».

Mais les techniques qu'il emploie ne puisent pas dans ces artifices propres aux lutteurs légers pour compenser leur insuffisance de poids, handicap grave dans le sumô dont Kirishima parle tout au long de son récit. Bien que ne pesant au meilleur de sa forme que 130 kg (la plupart des lutteurs titulaires oscillant entre 140 et 200 kg), il mène son combat contre les plus gros en utilisant des techniques qui demeurent normalement l'apanage des lourds.

Dans bien des cas, ses victoires ne tiennent qu'à un cheveu, au décalage d'un dixième de seconde parfois. Il lui arrive souvent d'être acculé à la limite du *dohyô*, ce « cercle sacré » d'un diamètre de 4,55 mètres – un centimètre de plus, c'est la défaite : son corps penche déjà dangereusement vers l'arrière et il ne garde cet équilibre précaire qu'en se tenant sur la pointe des pieds, orteils crispés contre le rebord du *dohyô*. Dans un ultime effort sur lui-même, il attrape l'autre par la ceinture, l'attire énergiquement à lui, et, par un coup de magie appelé *utchari*, le projette de côté vers l'arrière, *in extremis*. Dans la réalité du combat, tous ces mouvements sont exécutés en l'espace d'une fraction de seconde !

A le regarder, tout spectateur peut vivre l'intensité du combat. On assiste au déploiement d'une formidable énergie qui jaillit à chaque instant. On sent qu'il y concentre la volonté de toute son existence, qu'il y met en jeu tout son être. C'est là que l'on comprend pourquoi le spirituel est estimé traditionnellement comme la première des trois vertus nécessaires dans le sumô, avant même la force physique et l'habileté technique

– *shin* (*kokoro*, cœur, esprit), *gi* (*waza*, art, technique) et *tai* (*karada*, corps, force).

En même temps, on découvre que le *sumô* est un art éminemment intuitif. Si Kirishima parvient à « sentir » l'état d'esprit de l'adversaire et à suivre instinctivement chacun de ses élans, dans les gestes qui s'esquissent ou dans les mouvements des muscles qui commencent à peine à se tendre, c'est la victoire assurée. C'est ainsi que l'auteur parle de « compatibilité d'humeur » (*aishô*) avec son adversaire.

Dans son livre, Kirishima répète très souvent, chaque fois en des termes différents, qu'il est émotif à l'extrême, vulnérable aux moindres facteurs psychologiques. S'agit-il d'un aveu de faiblesse de sa part ? Que non ! Ces propos attestent le fait que toute sa carrière a été une succession incessante de luttes vis-à-vis de lui-même. Si le spirituel est censé compter dans le *sumô* avant même la force ou la technique, c'est dans ce sens précis et concret qu'il convient de l'interpréter. Dans la réalité du combat, le fameux précepte qui met l'accent sur le mental, sur la force spirituelle, montre tout simplement que le moindre manque de concentration, même d'une fraction de seconde, ne pardonne jamais.

« Vaincre dans le *sumô*, c'est se vaincre soi-même. » C'est une devise qui a inspiré les quelques lutteurs immortels qui ont laissé leur nom à jamais dans la longue histoire du *sumô*. Il n'est pas à douter que Kirishima soit l'un de ces très rares élus. Ses « confessions », tout en démontrant clairement que les lutteurs de *sumô* n'ont rien de dieux ou de demi-dieux, offrent au lecteur le privilège de pénétrer par la porte secrète dans ce monde du *sumô*, cet univers des contrastes et des extrêmes, si énigmatique et si hermétique qu'il semble interdit aux non-initiés.

LE SUMÔ

Quelques notions de base

Tous les termes spécifiques sont expliqués dans le glossaire.

Pour plus de précisions, voir l'appendice « Pour en savoir davantage ».

SUMÔ : lutte japonaise à mains nues entre deux adversaires portant une épaisse ceinture comme unique effet vestimentaire, et qui s'affrontent pour briser l'équilibre des forces qu'ils génèrent.

ORIGINES : se perdent dans la nuit des légendes, vers les débuts de notre ère.

ESSOR : sport d'origine noble (sous la protection de la cour impériale), qui s'est vulgarisé au cours de ces trois derniers siècles, où il devient un véritable spectacle populaire et prend sa forme actuelle.

AIRE DE COMBAT : *dohyô*, cercle de 4,55 m de diamètre.

PRINCIPE DU COMBAT : consiste à expulser l'adversaire hors du cercle ou à le renverser (lui faire toucher terre par une partie autre que la plante des pieds).

PRISES GAGNANTES : au nombre de 70 – les plus courantes : une dizaine seulement.

COUPS INTERDITS : coups assenés avec les poings fermés ou visant certains points vulnérables du corps.

DÉROULEMENT : La compétition dure quinze jours (saison officielle ou *basho*). Chaque lutteur ne livre qu'un seul combat par jour (aucun rattrapage possible) ; gains et pertes sont comptabilisés sur les quinze jours de la saison et les lutteurs sont censés réunir au moins un nombre de gains supérieur à celui des pertes (minimum requis : 8 gains et 7 pertes) pour ne pas perdre leur échelon.

NOMBRE DE SAISONS : six par année, entre lesquelles interviennent les tournées en province (ou parfois à l'étranger).

SÉANCE PUBLIQUE : commence tôt le matin à partir des rangs les plus bas (lutteurs non titularisés) pour se terminer vers 18 heures (avec les champions).

DURÉE D'UN COMBAT : très brève (de l'ordre de quelques secondes en général). Défaite et victoire se jouent souvent sur un décalage de quelques dixièmes de seconde dans le temps ou sur quelques millimètres de dépassement de la limite du cercle. La brièveté du combat est contrebalancée par la longueur du cérémonial préliminaire (*shikiri*) de 4 minutes, qui correspond à la préparation mentale des deux champions qui doivent se trouver mutuellement au diapason.

AUTRES CARACTÉRISTIQUES : absence de catégories de poids, où le plus léger affronte le plus lourd (poids moyen des champions : 150 kg, avec minimum commençant à 100 kg et maximum dépassant 250 kg). Le poids est un facteur important qui influe sur la « force de poussée » (*oshi*), mais le facteur décisif reste la rapidité des réflexes.

DEVISE: 1) *Shin* : énergie spirituelle permettant de se surpasser. 2) *Gi* : maîtrise technique. 3) *Tai* : puissance physique.

FORMATION DES LUTTEURS : vie en communauté, dans une *heya* (confrérie – actuellement, 54 confréries au total réunissant les quelque 800 lutteurs professionnels) où ils entrent entre quinze et vingt-deux ans et qui devient leur famille d'adoption. L'entraînement quotidien (*keiko*, dès le petit matin), très dur, forme les lutteurs à tout endurer avec stoïcisme. Paradoxalement, ceux-ci sont d'un tempérament jovial qui cache une grande délicatesse et souvent même un sens artistique certain.

APRÈS LA RETRAITE : peu de lutteurs peuvent continuer au-delà des trente ans, après quoi ils doivent se reconvertir. Les champions les plus chanceux peuvent acquérir un titre d'ancien (*toshiyori kabu*), sorte de patente qui leur permet de continuer dans le métier en tant que « maîtres » (*oyakata*) pour se consacrer à la formation des jeunes ; ces titres, devenus très recherchés (car limités à 105), se négocient à prix d'or (pouvant aller jusqu'à 400 millions de yen – soit plus de 23 millions de francs).

TABLEAU DE CLASSEMENT DES LUTTEURS

(*banzuke*)

Grade : dénomination en japonais (et traduction)	Nombre minimum et maximum	Dénomination globale		
<i>Yokozuna</i> (Champion suprême*)	0 à 4		<i>Maku-uchi</i> ou <i>Maku no uchi</i> (Champions attitrés) nombre fixe : 40	<i>Sekitori</i> (Titulaires) nombre fixe : 66
<i>Ôzeki</i> (Grand champion*)	2 à 4			
<i>Sekiwake</i> (Grand champion adjoint)	2 à 4	<i>San.yaku</i> ** (Grands gradés)		
<i>Komusubi</i> (Grand champion aspirant)	2 à 4			
<i>Maegashira</i> (Champion)	26 à 32	<i>Hira-maku</i> (Champions ordinaires)		
<i>Jûryô</i> (Champion junior)	26			
<i>Makushita</i> (Aspirant)	120	<i>Rikishi yôsei-in</i> ou <i>Minarai</i> (Non-titulaires) 650 à 750 environ		
<i>Sandan-me</i> (Apprenti du 3 ^e degré)	200			
<i>Jo-nidan</i> (Apprenti du 2 ^e degré)	250 à 300			
<i>Jo no kuchi</i> (Apprenti du 1 ^{er} degré)	80 à 120			
<i>Mae-zumô</i> (Débutant)	variable	<i>banzuke-gai</i> (Non-classés)	<i>shin-deshi</i> (Nouveaux)	

Les résultats de chaque saison sont sanctionnés par un reclassement des lutteurs, qui prend effet à la saison suivante sous la forme du très officiel « tableau de classement » (*banzuke*). Un lutteur qui se trouve en position de *make-koshi* (soit un score global négatif – pour un titulaire, à partir de la 8^e perte sur les quinze jours de la saison, et pour un non-titulaire, à partir de la 4^e perte sur les sept combats de la saison) est rétrogradé à un échelon inférieur, alors qu'un lutteur remportant un score positif (*kachi-koshi*) bénéficie d'un avancement. En théorie, ces mouvements sont proportionnels aux résultats obtenus, bien que de larges fluctuations se remarquent, en fonction des places disponibles et d'autres éléments d'appréciation.

* La traduction de *yokozuna* et d'*ôzeki* adoptée dans ce livre diffère de l'usage anglo-saxon qui utilise le terme « grand champion » pour désigner le grade de *yokozuna*, que nous préférons rendre par « champion suprême » en réservant le terme « grand champion » pour le grade d'*ôzeki* dont il est la traduction quasi littérale. En effet, *ôzeki* est un mot composé de deux éléments : *ô-* (grand) et *seki* (qui vient de *sekitori*, terme honorifique désignant un lutteur titulaire qui a réussi à franchir la barrière de la sélection). En outre, dans la tradition du *sumô*, le titre d'*ôzeki* constituait pendant longtemps le plus haut grade et avait une existence réelle dans la hiérarchie, alors que celui de *yokozuna* était purement honorifique et attribué par intermittence à certains *ôzeki* de valeur exceptionnelle à partir de 1789. Ce n'est que depuis 1890 que le titre de *yokozuna* est reconnu en tant que grade.

** Historiquement, le terme *san.yaku* indiquait « les trois grades les plus élevés » de la hiérarchie, à savoir *ôzeki*, *sekiwake* et *komusubi*. Au sens le plus courant actuellement, le terme ne comprend que les grades de *sekiwake* et *komusubi* confondus, en excluant les *yokozuna* et *ôzeki* (qui jouissent d'un statut particulier, étant donné qu'ils ne peuvent être nommés qu'après délibération du conseil d'administration en session extraordinaire).